

24 images

24 iMAGES

Les animaux s'en vont en guerre *Momotaro, Sacred Sailors* de Mitsuyo Seo

Alexandre Fontaine Rousseau

Number 179, October–November 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fontaine Rousseau, A. (2016). Review of [Les animaux s'en vont en guerre / *Momotaro, Sacred Sailors* de Mitsuyo Seo]. *24 images*, (179), 60–60.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Momotaro, Sacred Sailors *de Mitsuyo Seo*

LES ANIMAUX S'EN VONT EN GUERRE

par **Alexandre Fontaine Rousseau**

Voici un film fascinant pour plusieurs raisons : d'abord parce qu'il s'agit du premier long métrage d'animation réalisé au Japon, ensuite parce qu'il s'agit d'un film de propagande militaire s'adressant aux enfants et, finalement, parce que le discours qu'il articule va bien au-delà de la simple logique propagandiste. *Momotaro, Sacred Sailors* est commandé en 1944 par le ministère japonais de la Marine ; il s'agit d'une suite au *Momotaro's Sea Eagles* de 1943, lui aussi réalisé par Mitsuyo Seo. Dans ce film, l'humain Momotaro et un groupe d'animaux libèrent l'île d'Onigashima de démons qui représentent, cela va de soi, l'ennemi britannique et américain.

Cette suite débute donc avec le retour des troupes à la maison, les héros de guerre racontant leurs exploits à un public composé d'animaux plus jeunes, comme si le film cherchait, par ce dispositif narratif au demeurant fort simple, à mettre en scène sa propre fonction d'acte de transmission. Éventuellement, les soldats retournent au front ; l'armée s'installe sur une île peuplée d'indigènes qu'il faut « éduquer », c'est-à-dire rompre aux vertus du langage et du travail d'équipe. Ce que le film met alors en évidence, ce n'est pas tant la formation de nouveaux soldats que celle de citoyens, bien que, selon la logique qu'il préconise, le bon citoyen soit aussi un bon soldat.

Visiblement inspiré par le travail de Disney, le style visuel de *Momotaro* est tout simplement sublime : l'humour naïf y côtoie la poésie pure, le mouvement ample et rond de l'animation accentuant le charme d'un dessin à la fois mignon et élégant. On reconnaît ici et là la genèse de l'esthétique privilégiée par le légendaire mangaka Osamu Tezuka. Puis la facture change complètement, le temps d'une leçon d'histoire relatant l'acquisition malhonnête de l'île de Célèbes par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Racontée à la manière d'une fable, grâce à une technique convoquant la tradition du théâtre d'ombres, cette parenthèse servant à justifier la haine de l'ennemi dépeint surtout le colonialisme occidental sous un jour critique.

L'ennemi, forcément, est ici dénigré, discrédité : l'une des scènes les plus mémorables du film est celle de la reddition qui fait suite au combat. La confusion qui règne dans le camp adverse s'avère tout bonnement ridicule, les soldats américains s'agitant comme des clowns (même ce bon vieux Popeye fait partie du lot) tandis que les généraux débitent un flot ininterrompu de sons incompréhensibles tout en acquiesçant à toutes les demandes de l'état-major japonais. L'ennemi, autrement dit, ne capitule



pas : il s'effondre tel un château de cartes. Mais c'est en quelque sorte la noblesse du combat qui est ainsi remise en question. Car la victoire relève de l'absurdité bien plus que du triomphe attendu.

Bien entendu, l'emploi d'animaux sert dans un premier temps à séduire le public cible du film. Mais l'anthropomorphisme, paradoxalement, humanise l'horreur de la guerre. Car le film illustre de manière particulièrement troublante la transformation qui s'opère quand la guerre s'empare de l'individu. En l'espace de quelques secondes, la violence se substitue à la douceur : l'animal adorable devient un soldat, puis le soldat devient un assassin. L'entraînement l'avait préalablement préparé à devenir ce monstre, cette créature capable de tuer ; nous nous en doutions bien, mais il n'en demeure pas moins que le choc provoqué par cette mutation est amplifié par l'innocence pure de l'animal transformé.

En ce sens, la forme même de *Momotaro, Sacred Sailors* tend vers un humanisme auquel ne se prête pas naturellement le concept de propagande ; bien plus qu'à une validation de la guerre, le film se prête à une représentation ambivalente de celle-ci. Car ce choc qu'elle provoque va bel et bien à l'encontre de l'harmonie que l'essentiel du film se plaît à décrire. Les animaux, après tout, sont bien plus beaux lorsque la paix règne ; la violence de l'affrontement les présente sous un autre jour, exposant un potentiel sanguinaire qu'il aurait mieux valu ne pas révéler. L'ours, le faisan, le singe et le chien étaient bien plus heureux dans leur village que sur le champ de bataille ; et il y a fort à parier que, si ce n'était des ordres de l'autoritaire petit humain, c'est dans ce village qu'ils seraient restés. **24**

Ce film a été présenté au Festival Fantasia, en août 2016.